



HAL
open science

Quelques interrogations sur les références aux origines antiques dans les Vitae de saints bretons du haut Moyen Âge

Bernard Merdrignac

► **To cite this version:**

Bernard Merdrignac. Quelques interrogations sur les références aux origines antiques dans les Vitae de saints bretons du haut Moyen Âge. Cahiers du CRATHMA (Centre de recherche sur l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge), 2000, Antiquité romaine loin de Rome, VIII, pp.153-170. <hal-02911600>

HAL Id: hal-02911600

<https://hal.science/hal-02911600v1>

Submitted on 4 Aug 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Quelques interrogations sur les références aux origines antiques dans les *Vitae* de saints bretons du haut Moyen Âge

par Bernard MERDRIGNAC

Léon Fleuriot avait naguère attiré l'attention sur une charte du *Cartulaire de Redon* mettant en scène les habitants de Bain-sur-Oust qui viennent attester qu'un fait n'a jamais été contesté « ni du temps des Romains ou des Gaulois, ni du temps des Bretons¹ ». Il est peut-être prudent de voir dans cette affirmation l'expression de la conscience (dans une zone de contact entre Bretons et Francs) de la spécificité de la Bretagne gallèse, de langue romane, par rapport à la Bretagne bretonnante, plutôt que d'y chercher la preuve de la mémoire assumée du passé antique par les « humbles habitants » d'une « bourgade » du IX^e siècle. Toutefois, la proposition démontre, de la part de simples laïcs, le souci de remonter plusieurs générations en arrière. Elle atteste, par ailleurs, de leur volonté de placer sur le même plan les origines gallo-romaines et les origines bretonnes.

Dans la Bretagne du haut Moyen Âge comme ailleurs de tels témoignages sont rares et d'interprétation complexe. En revanche, la richesse du *corpus* hagiographique breton permet d'entreprendre une enquête sur la représentation des origines antiques que transmettent les hagio-

graphes et qu'ils contribuent à mettre en forme. L'objectif est de tenter de dégager les grandes lignes de l'évolution des rapports qui s'instaurent entre discours hagiographique et discours historico-léger. En effet, on dispose d'une soixantaine de *Vitae* de saints bretons dont les époques de rédaction s'étalent sur tout le Moyen Âge jusqu'à la confection des *Bréviaires* des XIV^e-XV^e siècles et à leur insertion dans les *Chroniques* du bas Moyen Âge. Evidemment, les saints dont le culte est le mieux implanté disposent de plusieurs versions successives de leur *Vita* : une dizaine pour saint Samson, une demi-douzaine pour saint Malo, trois ou quatre pour saint Guénoél²...

On se limitera ici à interroger celles de ces *Vitae* qui ont été écrites (ou réécrites) durant le haut Moyen Âge. Les textes de l'époque carolingienne s'assignent, entre autres buts, de valider les traditions relatives aux origines bretonnes dans le contexte de la normalisation des cadres ecclésiastiques de la Bretagne. Les documents postérieurs aux invasions normandes ont pour fonction de caution-

¹ Ch. 261 : « *nullus semine eorum hec audiuit neque in tempore romanorum seu gallorum, neque in tempore britanno-rum* » ; cité par L. Fleuriot, « Tradition orale et textes brittoniques du haut Moyen Âge », *Études celtiques*, 22 (1985), p. 232. On peut consulter la reproduction en fac-similé du cartulaire, présenté et commenté par A. Chédeville, H. Guillotel et B. Tanguy : *Cartulaire de l'abbaye de Redon, IX^e-XI^e siècles*, Rennes, AHID, 1998.

² Cf., par exemple, A. Chédeville, H. Guillotel, *La Bretagne des saints et des rois*, Rennes, Ouest-France, 1984, p.16-17 ; B. Merdrignac, *Les Vies de saints bretons durant le haut Moyen Âge (VII^e-XII^e siècle)*, Rennes, Ouest-France, 1993, p. 23-34. Sur les « métamorphoses » et le « travail de réécriture » des textes hagiographiques, voir les réflexions de G. Philippart, « Le manuscrit hagiographique latin comme gisement documentaire », dans M. Heinzelmänn dir., *Manuscrits hagiographiques et travail des hagiographes*, Sigmaringen, Thorbecke, p. 33-36.

ner par antériorité la réorganisation monastique de la Bretagne du XI^e siècle. Dans un cas comme dans l'autre, les références à l'Antiquité ne peuvent que contribuer à rehausser le propos des hagiographes.

I

En effet, l'influence de la Renaissance carolingienne se retrouve dans la production des hagiographes bretons du IX^e siècle, comme l'a démontré une étude pionnière de Pierre Riché³. Le dépouillement systématique par François Kerlouégan des citations classiques dans dix-huit *Vitae* du haut Moyen Âge amène ce chercheur à conclure que la moitié des *Vitae* rédigées à l'époque carolingienne font références aux auteurs latins profanes, et notamment à Virgile⁴.

François Kerlouégan met en relief un passage des *Gestes des saints de Redon* : « Et cela n'a pas été dit à Virgile Maro, ni à Cicéron, ni au très sage Homère, mais à saint Pierre le pêcheur⁵. »

La référence à Homère est exceptionnelle dans l'hagiographie bretonne puisque les auteurs, même s'ils savent quelques mots de grec, sont incapables de lire cette langue. Pourtant le qualificatif de « *sapiens* » appliqué à Homère doit retenir l'attention. L'auteur des *GSR* est le premier à qualifier Homère de « sage ». Les auteurs antiques réservent ce qualificatif aux « sept sages » de la Grèce antique (auxquels s'ajoutent quelques autres : Pythagore, chez les Grecs ; Caton et Laelius

chez les Latins). Les auteurs insulaires reprennent le titre antique (trente-sept occurrences dans les *Annales* des VII^e-VIII^e siècles) pour l'attribuer à une classe particulière de « savants », spécialistes de la culture écrite, afin de distinguer ceux-ci des tenants de la culture orale ; ainsi Gildas, défenseur de la latinité, est-il surnommé « *sapiens*⁶ » ! L'opposition entre les lettrés antiques et « saint Pierre, le pêcheur », s'inscrit dans le débat sur le retour au latin classique ou l'emploi du *sermo piscatorius*, c'est à dire à la « langue du premier apôtre⁷ », accessible aux simples fidèles.

Dans ce contexte, on peut donc souscrire à la suggestion de J.-C. Cassard selon laquelle la production hagiographique bretonne de l'époque carolingienne irait « dans le sens d'une défense et illustration du passé breton⁸ ». À l'exception du dossier de Redon « qui n'a évidemment pas de tradition ancienne à défendre », l'effort de rédaction ou de réécriture des *Vitae* au IX^e siècle aurait (au moins en partie) pour fonction de donner davantage d'autorité à des traditions qui risquaient d'être remises en cause au moment où les Carolingiens s'efforçaient de normaliser la vie religieuse en Bretagne. En 818, Louis le Pieux rencontre Matmonoc, « abbé du monastère de *Landeuinnoch* » (Landévennec), à Priziac (ou à Briec ?) et impose la Règle bénédictine aux monastères bretons conformément aux prescriptions du concile tenu à Aix l'année précédente⁹.

⁶ F. Kerlouégan, *op. cit.* n. 4, p. 195, n. 66.

⁷ M. Banniard, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident latin*, Paris, 1992, p. 66.

⁸ J.-C. Cassard, *Les Bretons de Nominoë*, Brasparts, 1990, p. 183-184.

⁹ Diplôme dans A. de La Borderie éd., *Cartulaire de Landévennec*, p. 75-76 (*Vita* de saint Guérolé, II, 14) ; cf. M. Simon, *L'abbaye de Landévennec de saint Guérolé à nos jours*, Rennes, 1985, p. 22-24. Cf. M. Hamon, *Vies de saints bretons et Règles monastiques, hor Yezh*, Rennes, 1998 : cet ouvrage est une version abrégée et remaniée d'un mémoire de

³ P. Riché, « Les hagiographes bretons et la Renaissance carolingienne », *Bulletin philologique et historique*, 1966-2, p. 651-659.

⁴ F. Kerlouégan, « Les citations d'auteurs latins profanes dans les Vies de saints bretons carolingiennes », *Études celtiques*, 18 (1981), p. 181-195.

⁵ *Ibidem*, p. 195. Cf. C. Brett éd. et trad., *The Monks of Redon. Gesta Sanctorum Rotonensium and Vita Conuuoionis*, Woodbridge, The Boydell Press, 1989, p. 145 (II, *praef.*) : « *Non enim Maroni, aut Ciceroni, aut sapientissimo Homero haec dicta sunt, sed sancto Petro piscatori* ».

En dépit de leurs aspects stéréotypés, de la juxtaposition de centons qui constitue la loi du genre, les préfaces des auteurs carolingiens affichent des positions clairement définies vis à vis des documents antérieurs qu'elles prétendent actualiser, que cela corresponde à la situation ou qu'il s'agisse d'un cliché supplémentaire.

La *Vita* de saint Paul Aurélien présente l'originalité d'être datée précisément de 884 par son auteur, Uurmonoc, prêtre et moine de Landévennec. Elle fournit donc un *terminus* assuré pour un rapide sondage dans les préfaces de quelques une de ces *Vitae*. D'emblée, l'auteur se fait l'écho du dilemme qui remonte aux premiers auteurs chrétiens (Quintilien, Jérôme) et que synthétise Augustin dans le *De doctrina christiana* : convient-il de s'appuyer sur la tradition rhétorique antique ou de recourir à une langue accessible aux fidèles illettrés¹⁰ ? Le propos semble ici artificiel puisque l'auteur écrit un latin scolaire et baroque destiné aux élèves de l'école épiscopale de Saint-Pol-de-Léon ; de plus, il pense en Breton, comme l'ont prouvé les celtisants, et s'adresse à un milieu bretonnant¹¹. Toutefois, comme la plupart des hagiographes bretons de son temps, Uurmonoc est familier de l'œuvre du pape Grégoire le Grand qui, tout en proclamant à diverses reprises son aversion pour la littérature païenne, lui reconnaît une fonction essentielle dans l'intelligence de l'Écriture

maîtrise intitulé *Vies de saints bretons et règles monastiques. Étude de l'introduction de la Règle de saint Benoît dans les monastères armoricains d'après l'hagiographie bénédictine du haut Moyen Âge* (dir. B. Merdrignac), Rennes 2, dact., oct. 1996.

¹⁰ M. Banniard, *Viva voce...*, op. cit. n. 7, p. 86-88.

¹¹ F. Kerlouégan, « Approche stylistique du latin de la *Vita Pauli Aureliani* », dans M. Simon dir., *Landévennec et le monachisme breton dans le haut Moyen Âge, Actes du Colloque du 15^e centenaire de l'abbaye de Landévennec, 25-26-27 avril 1985, Landévennec, 1986*, p. 207-217.

sainte : « les démons savent bien que quand nous apprenons les lettres séculières, nous en tirons de l'aide dans le domaine spirituel » (*In I Reg.*, 5, 85).

Voici comment Uurmonoc s'inspire de ce même thème dans la latinité ampoulée de cette préface : « Les maîtres des diverses régions, je le vois, ont confié à des pages écrites de livres ou à des monuments des vénérables Pères qui nous ont précédé dans le royaume des cieux les combats des saints martyrs et les Vies des confesseurs pour qu'ils puissent servir de règles pour l'édification de ceux qui viendraient après eux. Et je constate que, par cette façon de faire, ils ont brillé en tant que vénérables Pères de la sainte mère Église. Des poètes (et c'est terrible à dire) ont magnifié dans leurs poèmes les idées de la superstition sacrilège des païens, peintes sous les dehors trompeurs de la sagesse du monde. Et ils ont ensuite (je le vois aussi) écrit sur parchemins la rédaction mensongère des sujets de cette sorte, paraissant ainsi satisfaire à leur vanité débordante¹². »

D'autre part, interfère avec ce souci de déclasser les poètes païens, la volonté d'une restauration stylistique des versions antérieures de la *Vita Pauli* (que celles-ci aient réellement existé ou qu'il s'agisse d'un simple lieu commun) et d'un retour à une latinité qui se veut recherchée. En ce sens, Uurmonoc est bien un auteur de la Renaissance carolingienne¹³ : « Il s'agit, en décrivant dans ces pages les hauts faits de saint Paul Aurélien, de pourvoir au salut de tous ceux qui, poussés par ses exemples, voudront trouver le salut.

» Ces faits paraissent embellis parce qu'ils ont été développés par notre travail ; ils ont été

¹² Traduction de S. Falhun dans B. Tanguy, J. an Irien, S. Falhun, Y.-P. Castel, *Saint Paul Aurélien. Vie et Culte*, Minihy Levenez, 1991, préf. p. 151. Cf. P. Cuissard, « Vie de saint Paul de Léon en Bretagne », *RC*, 5 (1883), p. 417.

¹³ Voir les développements de M. Banniard, op. cit. n. 7, p. 345-347, à propos de la latinité d'Alcuin.

décrits par notre œuvre avec plus de clarté (*lucidius*) qu'auparavant dans les œuvres plus anciennes¹⁴. »

Mais l'attitude de l'hagiographe breton vis à vis des maladroites qui entacheraient les « écrits des Anciens » (*Veterum chartis*) n'est pas aussi méprisante que celle qui se dénote chez Alcuin, par exemple, pour qui la « *rusticitas* » du style est toujours connotée péjorativement¹⁵ : « Cependant si quelqu'un veut reproduire les anciennes rédactions, je ne veux pas paraître l'interdire. Je demande seulement avec insistance à celui-là, quel qu'il soit, de ne pas penser que je mérite des reproches pour avoir osé, après les choses anciennes en fabriquer de nouvelles (*post uetera noua cudere*)¹⁶ ; car il est en son pouvoir soit de choisir ce qui est de moi, s'il lui paraît avoir quelque saveur, soit de le rejeter, s'il ne veut pas y goûter, parce qu'il serait déjà rassasié de mets exquis¹⁷... »

On serait tenté de voir dans cette remarque un premier indice en faveur d'une attitude positive vis à vis des sources antérieures qu'invoque l'hagiographe. Toutefois, à la différence de la plupart des documents hagiographiques qui répondent à des finalités liturgiques ou pastorales, cette *Vita* est rédigée explicitement à la demande de l'évêque de Saint-Pol-de-Léon Hinworet pour les

élèves de son école épiscopale¹⁸. C'est pourquoi, en bonne méthode, il convient de chercher confirmation de cette impression par des recoupements avec d'autres *Vitae* qui n'aient pas cette destination pédagogique.

La *Vita* de saint Guénoles, rédigée vers 860-870 par l'abbé de Landévennec Uurdisten s'impose donc à titre comparatif, puisque celui-ci est désigné par Uurmonoc comme son « maître qui a réalisé un admirable travail d'écriture pour raconter les œuvres de son saint [patron] Guénoles qui est aussi le mien¹⁹. »

Il est évident que Uurmonoc a pris modèle sur la préface versifiée de la *Vita major* de saint Guénoles qui a été composée à des fins liturgiques (on y relève des doxologies). Voici un essai de traduction (par le père Marc Simon) des propos de Uurdisten : « Il existe une Vie brève, tissée par une pieuse ferveur de l'éminent père des moines Guénoles et c'est cette sainte Vie qu'à mon tour, moi Uurdisten, à la prière unanime de mes frères, je vais ici reprendre et tâcher de rédiger sur ces pages blanches²⁰... »

¹⁸ F. Kerlouégan, « Approche stylistique du latin de la *Vita Pauli Aureliani* », *op. cit.* n. 11, p. 216.

¹⁹ Traduction de S. Falhun dans B. Tanguy, J. an Irien, S. Falhun, Y.-P. Castel, *Saint Paul Aurélien...*, *op. cit.* n. 12, p. 153. Cf. P. Cuissard, *op. cit.*

²⁰ *Vita major Winwaloei, Praef.*, dans A. de La Borderie éd., *Cartulaire de Landévennec*, p. 1 ; cf. M. Simon, *L'abbaye de Landévennec...*, *op. cit.* n. 9, p. 27-28. J. Raison du Cleuziou, « Landévennec et les destinées de la Cornouaille », *Bulletin et mémoires de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, t. 93 (1965), p. 24, traduit : « *Vita brevis studii contextitur ordine sacri/Eximii patris monachorum Uuinualoei...* » par « Une Vie brève de l'éminent père des moines Guénoles se retrouve dans l'*ordo* de notre occupation sacrée » ; R. Latouche, « L'abbaye de Landévennec et la Cornouaille aux IX^e et X^e siècles », *Le Moyen Âge*, 45 (1959), p. 7 proposait, quant à lui, de comprendre : « Une Vie brève du saint et éminent père des moines Guénoles a été composée selon un plan méthodique »...

¹⁴ Traduction de S. Falhun dans B. Tanguy, J. an Irien, S. Falhun, Y.-P. Castel, *Saint Paul Aurélien...*, *op. cit.* n. 12. Cf. P. Cuissard, *op. cit.*

¹⁵ M. Banniard, *op. cit.* n. 7, p. 335-336.

¹⁶ Cf. le commentaire de cette proposition par P. O'Riain, « The saints and their amanuenses : early models ans later issues », dans S. N. Tranter, H. L.-C. Tristram, *Early Irish Literature, Media and Communication. Mündlichkeit und Schriftlichkeit in der frühen irischen Literatur*, Tübingen, 1989, p. 270.

¹⁷ Traduction de S. Falhun dans B. Tanguy, J. an Irien, S. Falhun, Y.-P. Castel, *Saint Paul Aurélien...*, *op. cit.* n. 12. Cf. P. Cuissard, *op. cit.*

Le maître et le disciple affichent donc un même souci de restaurer et de développer une *Vita* antérieure. De plus Uurdisten s'honore quelques lignes plus loin d'avoir « dégage de toute tache et de toute rusticité » le modèle dont il assure reprendre la teneur. Les érudits débattent de l'identification de cette source, mais son existence n'est, à notre connaissance, contestée par personne.

« Et même si d'avoir ainsi été allongée par notre travail elle en est déflorée, je demande à quiconque s'aviserait de vouloir la recomposer à partir des écrits des Anciens (*Veterum [...] cartis*) de ne pas cependant la mettre de côté ou encore de n'en pas effacer ce qui, une fois ou l'autre ne paraîtrait pas assuré. Mais que, gardant ce qui est acquis, il reprenne la nôtre, sans négliger ces textes et que traçant sa voie entre les deux, il choisisse ce qui lui plaira de l'ancien ou du nouveau. Donc qu'il se garde, je l'en prie de déparer notre ouvrage, appuyé qu'il est sur le rempart des Pères ou de cogner dessus à coups redoublés d'un bélier de malveillance. Après tout, je ne force personne à lire malgré lui cet ouvrage²¹. »

Cette subtile dialectique entre l'« ancien » et le « nouveau » confirme que Uurdisten partage le préjugé favorable de son disciple à l'égard des traditions antérieures. Cependant, il convient de s'assurer que cette attitude nuancée n'est pas spécifique aux auteurs du *scriptorium* de Landévennec. Une confirmation est apportée par la préface que le diacre d'Alet Bili a jugé bon de placer en tête de sa réfection de la *Vita* de saint Malo (vers 870). En effet, on a récemment mis en évidence divers indices de contacts entre *scriptoria* hagiographi-

ques (Landévennec, Alet, mais aussi Redon ou Léhon²²...).

On retrouve dans cette préface le motif (réel ou fictif) de la source antérieure que l'évêque d'Alet Ratvili aurait demandé à Bili de réviser : « Ainsi donc, vous tous qui voudrez examiner ce livre avec soin, nous vous prions ardemment de ne pas dédaigner de le corriger partout où vous trouverez quelque défaut, sans retard, pour la miséricorde de Dieu. Car nous avons voulu écrire ce livre selon l'exemple donné par un de nos prédécesseurs (*alterius prioris*), non à l'intention des érudits (*scolasticis*), mais bien plutôt pour nous-même (*nobis potius metipsis*)²³. »

Cette modestie affectée s'inscrit dans la ligne du souci, explicite chez certains des hagiographes du siècle précédent, d'éviter le langage « élitiste » (*sermo scolasticus*²⁴). Mais elle est immédiatement démentie, puisque, dès la phrase suivante, Bili fait étalage d'hisperisme en qualifiant son « maître » Ratvili de *gregorius* (« vigilant », qualificatif recherché qui fait allusion à la fonction épiscopale ; l'évêque est étymologiquement le « surveillant »). Il recourt simultanément aux métaphores hisperiques (que l'on retrouve dans l'œuvre de Urmonoc)

²² H. Guillotel, « Recherche sur l'activité des *scriptoria* breton au IX^e siècle », *MSHAB*, t. 62 (1985), p. 9-36 ; M. Simon, « Les rapports entre les abbayes de Redon et de Landévennec du IX^e au XII^e siècle », *MSHAB*, t. 63 (1986), p. 121-128 ; F. Kerlouégan, « Landévennec à l'école de Saint-Sauveur de Redon ? », dans M. Sot dir., *Haut Moyen Âge : culture, éducation et société. Études offertes à Pierre Riché. Centre de recherche sur l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge de l'Université Paris X-Nanterre, La-Garenne-Colombes*, 1990, p. 316. Cf. B. Merdrignac, *Les Vies de saints bretons durant le haut Moyen Âge...*, op. cit. n. 2, p. 28-33.

²³ G. Le Duc, *Vie de saint Malo évêque d'Alet. Version écrite par le diacre Bili (fin du IX^e siècle). Textes latin et anglo-saxon avec traductions françaises*, *Les dossiers de CeRAA*, N° B-1979, p. 4.

²⁴ M. Banniard, *Viva voce...*, op. cit. n. 7, p. 276-277.

²¹ *Vita major Winwaloei, Praef.*, dans A. de La Borderie éd., *ibid.* ; cf. M. Simon, *L'abbaye de Landévennec...*, *ibid.*, p. 44 (qui présente ensuite la traduction proposée par A. de La Borderie, *Annales de Bretagne*, t. 4 [1889], p. 229).

de *pictura* et de *pictor* pour désigner l'« écrit » et l'« écrivain²⁵ ».

Et Bili poursuit en précisant sa démarche par rapport à la source dont il se réclame : « Nous avons fait cela parce que les esprits les plus circonspects parmi ceux qui nous écoutent sont toujours concernés par ces questions nouvelles que soulèvent les docteurs, et parce que la curiosité de la nature humaine est toujours avide de savoir lorsqu'elle trouve quelque chose et parce qu'il nous semble que c'est à juste titre que nos précepteurs nous imposent l'obligation de répondre d'une manière ou d'une autre²⁶. » Paradoxalement, toute cette défense et illustration de l'innovation littéraire constitue un emprunt au prologue de l'*Ars de Verbo* d'Eutyches (VI^e siècle), de même que Uurmonoc ouvre la *Vita* de saint Paul Aurélien par une longue citation des *Institutiones grammaticales*, œuvre du grammairien byzantin, Priscien, le maître du précédent²⁷.

Mais, c'est en des termes qui lui sont propres que Bili nuance son appréciation par rapport à la *Vita* antérieure : « Voilà pourquoi nous nous som-

²⁵ B. Merdrignac, « Une école de peinture à Alet au début du IX^e siècle ? », dans X. Barral I Altet et coll., *Artistes, Artisans et production artistique en Bretagne au Moyen Âge*, Rennes, 1983, p. 17, montre que *pictura*, déjà employé par Cicéron au sens de « composition littéraire » (*Tusc.* 5, 14 ; 5, 39, 114), se rencontre au sens propre de « lettres » chez Virgilius Maro Grammaticus (VII^e siècle) et dans les *Hisperica Famina* (A 126)* ; Louis Lemoine, « Scrutari "lire" et pinguer "écrire". Note sur le colophon du Vatican Regina 296 », *EC*, 25 (1988), p. 233-236, a attiré l'attention sur ce colophon d'un manuscrit contenant le *De ornesta mundi* d'Orose où se lit le nom du diacre breton Lios Monocus sur l'ordre de qui il fut copié. À ce propos, il constate que le verbe *pingui* doit aussi être compris au sens d'« être copié » ; voir B. Merdrignac, « "Grégoire", "Fidèle" : des fantômes dans l'hagiographie bretonne ? », *BSAF*, t. 126 (1997), p. 265-269.

²⁶ G. Le Duc, *Vie de saint Malo...*, *op. cit.* n. 23, p. 4-5.

²⁷ Cf. B. Merdrignac, *Les Vies de saints bretons durant le haut Moyen Âge...*, *op. cit.* n. 2, p. 32. Je suis redevable de cette remarque à Louis Lemoine que je remercie vivement.

mes trouvés dans l'embarras. Nombreux en effet étaient ceux qui disaient cet ouvrage vicié par les transcriptions faites par beaucoup d'ignorants (*imperatorum*) qui ont succédé au premier rédacteur, à moins que nous ne l'amendions dans la mesure de nos forces²⁸. » Et le diacre d'Alet clôt son prologue par quelques vers empruntés aux *Collections in Epistolas et Evangelia* de Smaragde, abbé de Saint-Mihiel (vers 819) :

« Inspiré par Dieu, j'ai voulu composer ce livre
Qui montre sans fard ce qui touche aux personnes
sacrées

Ce qui depuis longtemps était caché et recouvert
d'un manteau opaque

C'est lui qui brillant chasse d'un geste les ombres
sur la montagne²⁹... »

On n'aura jamais fini de dépister les emprunts ! On doit toutefois constater que ce montage de citations rejoint la démarche des hagiographes de Landévennec : *Post uetera noua cudere* écrit Uurmonoc ! Or cet effort d'actualisation n'est pas uniquement stylistique. En d'autres termes, comme le remarque P. O'Riain, l'autorité d'une œuvre hagiographique s'appuie sur une reconstitution plausible du passé lointain, à partir de traditions écrites ou orales. Toutefois, les événements rapportés (que leur historicité soit avérée ou pas) n'ont plus directement d'implications historiques du point de vue des auteurs de ces *Vitae*. Ils conservent, en revanche, toute leur portée exemplaire³⁰. C'est pourquoi, il revient aux hagiographes de procéder à une « mise en texte » du passé (pour reprendre l'expression empruntée par J.-C. Cassard à Roland Barthes) jusqu'à l'obtention d'un produit fini correspondant aux critères stylistiques, mais

²⁸ G. Le Duc, *Vie de saint Malo...*, *op. cit.* n. 23, p. 5.

²⁹ *Ibid.*, p. 6. Cf. F. Dolbeau, « CR de G. Le Duc, *Vie de saint Malo...* », *Analecta Bollandiana*, 1983, p. 195.

³⁰ P. O'Riain, « The saints and their amanuenses... », *op. cit.* n. 16.

aussi mémoriaux et moraux constitutifs d'un « récit de vérité ». Ainsi, ces *Vitae* constituent autant de « récits de vérité » qui s'imposent comme des « autorités » au plein sens du terme³¹, d'abord pour la gouverne des frères, présents et à venir, et accessoirement pour celle des fidèles ou du clergé séculier qui accèdent indirectement à ces textes par le biais de divers intermédiaires³².

II

Les implications de ce parti-pris dans la manière dont les hagiographes bretons font référence aux origines antiques valent d'être illustrées par une étude de cas. Nous avons analysé ailleurs le motif des géants originels qui figure dans plusieurs *Vitae* du haut Moyen Âge. C'est pourquoi, nous nous contenterons ici de rappeler les conclusions auxquelles nous espérons être parvenu³³.

³¹ Cf. B. Guenée, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, 1980, p. 129-133.

³² J.-C. Cassard, « La mise en texte du passé par les hagiographes de Landévennec au IX^e siècle », *BSAF*, t. 122 (1993), p. 362-364.

³³ B. Merdrignac, « Saints et géants dans l'hagiographie armoricaine », dans *Bretagne, Pays de Loire, Touraine, Poitou à l'époque mérovingienne. Actes des VI^e journées nationales de l'AFAM (Rennes, juin 1984)*, n° 1, Paris, 1987, p. 21-32. Voir cependant, *contra*, P. Flobert éd., trad. et comm., *La Vie ancienne de saint Samson de Dol*, (Sources d'Histoire Médiévale publiées par l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes), CNRS Editions, Paris, 1997, et *ABPO*, 104 (1997), fasc. 4, p. 65, n. 90. B. Merdrignac, « La "désacralisation" du mythe celtique de la navigation vers l'Autre Monde : l'apport du dossier hagiographique de saint Malo », dans *Quatrième Journée belge d'études celtiques et comparative (15 février 1992)*, *Ollodagos. Actes de la Société belge d'études celtiques*, vol. 5 (1993), p. 13-43 ; *Id.*, « une course en char dans l'hagiographie bretonne ? Saint Samson contre la *theomacha* » dans *Actes de la Comhhdháil Idirnáosiúnta ar an Naomhsheanchas (International Conference on Hagiography. University College, Cork. 9-13 avril 1997)*, à paraître.

Urdisten ouvre la *Vita* de saint Guéanolé par une brève mise en perspective historique. Il présente la Grande-Bretagne comme « la mère » de la « ... pauvre petite fille qui vint jadis en barque à travers l'Océan britannique s'établir sur nos côtes ». Il rappelle que l'île « fut jadis le berceau de notre race comme l'affirme la tradition orale (*ut uulgo refertur*). Le charme de ses horizons en faisait la noblesse. Ses murailles, ses tours de guets, de magnifiques édifices en étaient l'ornement. On y trouvait de tout en abondance, d'après ce que l'on raconte (*narratur*). Elle produisait du froment, du miel et du lait. Pas de vin, cependant. Bacchus n'aime pas la froidure, il souffre de l'impétuosité de l'Aquilon. Tant de biens réunis pour nourrir cet enfant... »

Un rappel sommaire des causes morales de l'exil des Bretons est l'occasion pour l'abbé de Landévennec d'un renvoi explicite à Gildas qui lui permet d'enchaîner sur les motifs des géants de l'île de Bretagne : « Les punitions divines ne laissèrent pas longtemps en repos celle qui fut jadis la patrie des Cyclopes et qui est maintenant à ce qu'on rapporte (*ut fertur*), nourricière des tyrans³⁴. »

Cette oscillation des cyclopes aux tyrans constitue un emprunt à Isidore de Séville (*Etym.* 14 (6), 33) qui s'inspire lui-même d'Orose (2, 4)³⁵. Mais ces deux auteurs parlent de la Sicile et non de la Grande Bretagne. Bien entendu, en fin lettré, Urdisten a présent à l'esprit le passage de l'*Enéïde* (3, 613-683) dans lequel Achéménide décrit aux

³⁴ *Vita major Winwaloei*, I, 1, dans A. de La Borderie éd., *Cartulaire de Landévennec*, p. 8.

³⁵ B. Merdrignac, « Saints et géants dans l'hagiographie armoricaine... », *op. cit.*, p. 33. Cf. J. Raison du Cleuziou, « Landévennec et les destinées de la Cornouaille », *SECdN*, 93 (1965), p. 10 n. 3 ; F. Kerlouégan, « Les citations d'auteurs latins profanes dans les Vies de saints bretons carolingiennes », *Études celtiques*, 19 (1982), p. 246 et n. 102. Voir H. Bresc, « Le temps des géants », dans *Temps, mémoire, tradition au Moyen Âge*, Aix, 1983, p. 246 et 260, n. 16.

Troyens Polyphème, le cyclope aveuglé par Ulysse. Toutefois, en dépit de cet habillage littéraire, à trois reprises, l'hagiographe souligne qu'il fait allusion à la tradition orale : le rappel de la migration bretonne est étayé par l'incise *ut uulgo refertur* ; le tableau de l'abondance passée de l'île de Bretagne s'appuie sur la formule « d'après ce que l'on raconte » (*narratur* a ici le sens de « déclarer oralement³⁶ ») ; la mention des géants est introduite par *ut fertur*³⁷. Il est donc plausible que Urdisten se réfère ici aux traditions bretonnes et irlandaises (attestée par des sources ultérieures) où abondent les géants borgnes et cyclopiens. Le récit gallois de *Kulwch et Olwen* met ainsi en scène Yspadadden Penkawr (le châtré « à tête de géant », ou « chef des géants »). On retrouve son homologue dans les récits irlandais consacrés à la *Bataille de la Moytura* : il s'agit de Balor, champion des Fomoir, qui « avait un œil maléfique qui n'était jamais ouvert, excepté sur le champ de bataille³⁸ ». L'association des géants borgnes aux tyrans constitue d'ailleurs un cliché dans l'hagiographie celtique : dès le VII^e siècle, la *Vita* de saint Patrick par Muirchú (qui constitue une des sources de Urdisten³⁹) mentionne l'existence en Ulster d'un chef hostile à saint Patrick : « cet homme était un tyran fort cruel et belliqueux, si bien qu'on l'appelait le cyclope⁴⁰ ».

³⁶ Cf. J. F. Niermeyer, *Lexicon...*, s.v., qui cite précisément le *Cart. de Redon*, ch. 61.

³⁷ Sur l'attitude ambivalente des auteurs médiévaux à l'égard de la tradition orale, cf. B. Guinée, *Histoire et culture historique*, *op. cit.* n. 31, p. 83-84 et 130.

³⁸ Voir B. Merdrignac, « Saints et géants dans l'hagiographie armoricaine... », *op. cit.* n. 33, p. 22 sq.

³⁹ F. Duine, *Memento des sources hagiographiques de l'histoire de Bretagne. Première partie : les fondateurs et les primitifs*, Rennes, 1918, p. 43, n. 6.

⁴⁰ L. Bieler éd., *The Patrician Texts in the Book of Armagh*, Dublin, 1979, p. 102, I, 23 (22) : « *Erat quidam homo in regionibus Ulothorum Patricii tempore, Macuil m[oc]cu Graecae et erat hic homo impius saeuus tyranus ut cyclops nominaretur...* »

Un motif analogue se retrouve dans les *Vitae* de saint Malo. Alors que le jeune saint s'est lancé à la suite de son maître Brendan dans une navigation en quête du Paradis, ils rencontrent une île sur laquelle se trouve un gigantesque tombeau. Sur l'ordre de son maître, Malo ressuscite le géant qui l'occupe. Celui-ci dit avoir été païen et le saint le baptise. Le géant hâle le navire en direction de l'île paradisiaque. Mais une tempête contraint les moines à faire marche arrière et à replacer leur guide dans son tombeau. Depuis longtemps, les spécialistes ont identifié ce personnage du Mildu (« le guerrier noir ») à Bran « le Béni » qui figure dans la littérature britannique du Moyen Âge. Le surnom de *Bendigeit* confirme le souci des clercs médiévaux de baptiser (ici, au sens propre !) ces traditions antérieures⁴¹. Mais la manière dont dans les *Vitae* de saint Malo combinent ce motif à celui du tombeau suggère que dans l'esprit de leurs auteurs, le géant doit être définitivement situé dans un passé révolu⁴².

Cette croyance à des géants qui auraient précédé les populations de l'Antiquité n'est guère originale : bien des peuples ont des traditions similaires⁴³. Mais l'idée que les Bretons ont succédé en Grande-Bretagne à des géants s'est diffusée dans tout l'Occident médiéval avant même d'être imposée par l'œuvre de Geoffroi de Monmouth. Témoin, ce passage du *Moniage Guillaume*, mis en relief par Joël Grisward. La stature gigantesque du héros frappe des brigands qu'il affronte et qui le

⁴¹ B. Merdrignac, *Les Vies de saints bretons durant le haut Moyen Âge...*, *op. cit.* n. 2, p. 109.

⁴² B. Merdrignac, « La "désacralisation" du mythe celtique de la navigation vers l'Autre Monde... », *op. cit.* n. 33.

⁴³ B. Merdrignac, *Les Vies de saints bretons durant le haut Moyen Âge...*, *op. cit.* n. 2, p. 105 sq.

prennent pour « *un gaians del regne d'outre mer*⁴⁴ ».

À la fin du XIII^e siècle (ou au début du XIV^e siècle), un poème anglo-normand récapitule l'origine des géants qui, d'après L'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, habitaient Albion avant l'arrivée de Brutus le troyen. Les éditeurs successifs de ce récit se sont ingéniés à dégager les multiples sources bibliques et classiques qui s'enchevêtrent ici pour permettre l'élaboration d'un mythe cohérent⁴⁵.

On n'en finirait pas non plus d'enquêter sur les références bibliques et classiques invoquées par les hagiographes bretons pour étayer la conviction que les Îles britanniques ont, à l'origine, été peuplées de géants. C'est toujours par amarrage au passé romain ou au passé biblique que les auteurs des *Vitae* médiévales s'efforcent de légitimer les traditions celtiques qu'ils prennent en compte.

III

« La légende brode à partir de la réalité historique et la transforme pour la plus grande gloire de ceux qui la content » conclut Soazick Kerneis, précisément à propos des traditions insulaires qui présentent les Bretons comme les sauveurs de l'Empire et, en définitive, Rome comme fondement ultime de la légitimité du pouvoir⁴⁶.

Sans doute sous l'influence de l'*Enéide*, bien des lettrés médiévaux mettent en avant l'origine troyenne de leur peuple. On sait que depuis la *Chronique* du pseudo-Frédégaire (VII^e siècle), en passant par les *Gestes des Francs* d'Aimoin de Fleury († 1008) jusqu'aux *Grandes Chroniques de France* (XIII^e siècle), les clercs du Moyen Âge se sont transmis la légende de l'origine troyenne des Francs. Mais les lettrés bretons ne sont pas en reste.

En effet, l'*Histoire des Bretons* attribuée à Nennius (et compilée en Gwynned vers 829-830⁴⁷) développe le même thème : Enée arrivé en Italie avec son fils Ascagne épouse Lavinie, fille de Latinus, qui lui donne un autre fils, Silvius. Plus tard, alors que l'épouse de ce dernier est enceinte, un mage prédit que l'enfant qu'elle porte tuera son père et sa mère. Celle-ci meurt en couche, ce qui vaut à l'enfant le nom de Brutus. Ayant grandi, en s'exerçant au tir à l'arc, il tue accidentellement son père. Expulsé alors d'Italie, il parvient, après un périple mouvementé, dans l'île de Bretagne à laquelle il donne son nom et qu'il peuple de sa descendance.

C'est sans doute aussi à cette prétention des Bretons à descendre de Brutus que fait ironiquement allusion, aux environs de l'an Mil, Létald de Micy (près d'Orléans) dans des *versiculi* où il parle de *uera bruta Britannia* et où il traite les Bretons de *brutissimi* (« abrutis⁴⁸ »)... Cette légende de la souche troyenne des Bretons (souvent articulée sur celle des géants originels⁴⁹) a fleuri durant près

⁴⁴ J. Grisward, *Archéologie de l'épopée médiévale. Structures trifonctionnelles et mythes indo-européens dans le cycle des Narbonnais*, Paris, 1981, p. 212-213.

⁴⁵ « Des Grands Géants » dans D. Régnier Bolher, *Le cœur mangé. Récit érotiques et courtois des XII^e et XIII^e siècles*, Paris, 1979, p. 281-295 et 320-322 pour le commentaire.

⁴⁶ S. Kerneis, *Les Celtiques. Servitude et grandeur des auxiliaires bretons dans l'Empire romain*, Clermond-Ferrand, 1998, p. 261.

⁴⁷ D. N. Dumville, « *Historia Brittonum* : an Insular History from the Carolingian Age », dans A. Scharer, G. Scheibrelreiter éd., *Historiographie im frühen Mittelalter*, Wine, München, 1994, p. 406-434.

⁴⁸ Cf. B.-A. Pocquet du Haut-Jussé, *Les papes et les ducs de Bretagne*, Paris, 1924, t. I, p. 15.

⁴⁹ Cf., par exemple, au milieu du XII^e siècle, une lettre de Henry de Huntingdon qui rappelle que la Grande-Bretagne était habitée par des géants quand Brutus y accosta (Dom Morice, *Preuves...*, col. 167).

d'un millénaire⁵⁰ : rien d'étonnant à ce que les hagiographes s'en soient fait l'écho.

Dès la seconde moitié du IX^e siècle, l'abbé de Landévennec Uurdisten, dans la *Vita* de saint Guénolé tout en prenant soin, il est vrai, de se démarquer de ces traditions orales (*ut uulgo refertur...*)⁵¹, emprunte à Virgile, pour parler de la Grande-Bretagne d'où « est issu l'ancêtre de notre race » ainsi que du père de son héros, Fracan, « espoir d'une heureuse lignée », des qualificatifs que le poète latin appliquait respectivement à Enée (*En.* 12, 166) et à son fils Ascagne (*En.* 12, 168). S'il reste intentionnellement discret sur « l'ancêtre de notre race », Uurdisten est plus précis sur l'espoir d'une sainte lignée », c'est à dire Fracan : il est présenté comme le « cousin de Catov, roi de Bretagne » et l'époux d'*Alba Trimamma* (c'est à dire Gwenn Teirbron : « Blanche aux trois seins⁵² »).

Cado (*Catovius*) qui porte le même nom qu'un saint pan-celtique est connu par des généalogies ultérieures comme le fils et successeur, à la tête de la Domnonée insulaire, de Gereint qui fait de la figuration dans la *Vita* de saint Turiau, rédigée à Dol au milieu du IX^e siècle⁵³. Gereint, quant à lui, est parfois donné comme descendant de Cynwauwr (= Conomor), bien connu à Landévennec puisque Wromonoc, disciple de Uurdisten, assimile, dans la

⁵⁰ B. Merdrignac, *Les Vies de saints bretons durant le haut Moyen Âge...*, *op. cit.* n. 2, p. 41-46.

⁵¹ B. Merdrignac, « *Ut uulgo refertur* : tradition orale et littérature hagiographique en Bretagne au Moyen Âge », dans C. Laurent, B. Merdrignac et D. Pichot dir., *Mondes de l'ouest et villes du monde. Regards sur les sociétés médiévales. Mélanges en l'honneur d'André Chédeville*, Rennes, 1998.

⁵² *Vita major Winwaloei*, I, 1 et I, 2, dans A. de La Borderie éd., *Cartulaire de Landévennec*, p. 7 et 9.

⁵³ F. Duine, « Une Vie antique et inédite de saint Turiau », t.-à-p. des *Mém. de la Soc. Arch. de Rennes*, 41-42, p. 39, c. 9.

Vita de saint Paul Aurélien, Conomor au roi Marc⁵⁴. Celui-ci serait le descendant du légendaire Conan Mériadec⁵⁵.

De son côté Gwenn Teirbron est donnée par les *Généalogies* compilées ultérieurement outre-Manche comme la fille d'Emyr Llydaw (un titre dérivé du latin *imperium* et qui a fini par désigner n'importe quel roi breton⁵⁶). Elle apparaît dans le *Bonned y saint* (XII^e siècle) comme la femme d'Eneas ledevic o Lydaw (« Enée, le Breton armoricain de Bretagne armoricaine⁵⁷ »). À moins que Gwenn n'ait été mariée deux fois, le plus probable est que ce surnom d'Enée ait été appliqué à Fracan. On peut en tirer une triple conclusion⁵⁸.

D'une part, Fracan devait, d'une manière ou d'une autre, être impliqué dans le légendaire relatif à Brutus.

D'autre part, le rappel par Uurdisten des liens de parenté du père de son héros avec *Catovius* n'est probablement pas gratuit, surtout si ce dernier était déjà considéré comme descendant de Conan Mériadec. Dans ce cas, Albert Le Grand, savoureux compilateur des *Vies de saints de la Bretagne Armorique* au XVII^e siècle, aurait en quelque sorte mis dans le mille en faisant de Fracan le neveu du

⁵⁴ P. Cuissard, « Vie de saint Paul de Léon... », *op. cit.* n. 12, I, 8, p. 431.

⁵⁵ Cf. C. Sterckx, « De Cassivellaunos à Caswallon », *Ollodagos*, (1994) vol. 7-1, en particulier p. 97-116. Sur la portée historique de ces traditions légendaires, voir, à présent, S. Kerneis, *Les Celtiques...*, *op. cit.* n. 46, p. 325-253.

⁵⁶ Curieusement, Emyr Llydaw, « empereur de Petite Bretagne », est appelé Budoc (ou Budec) chez Geoffroy de Monmouth ; cf. J. P. Piriou, *Contribution à une histoire de la littérature bretonne perdue*, thèse dact., Rennes, 1982, t. I, p. 340.

⁵⁷ P. C. Bartum, *Early Welsh Genealogical Tracts*, Cardiff, 1966, p. 57, n° 19.

⁵⁸ Cf. B. Merdrignac, « L'Enéide et les traditions anciennes des Bretons », *Études celtiques*, 20-1 (1983), p. 199-205.

« valeureux et magnanime prince Conan Meriadec ».

Enfin tout se passe comme si les emprunts à l'*Enéide*, dans la *Vita* du IX^e siècle, au lieu d'être de simples figures de style de la part d'un lettré de l'époque carolingienne, se réfèrent à ce surnom de Fracan. C'est un indice de ce que circulaient déjà, de part et d'autre de la Manche, ces traditions historico-légendaires sur les origines bretonnes et qu'elles étaient assez répandues pour qu'il ne soit pas nécessaire de les exposer explicitement. Toutefois, on doit constater aussi que Uurdisten juge hors de propos de les reprendre à son compte, comme si elles ne devaient rien apporter au prestige de saint Guénolé.

Selon le témoignage d'Orderic Vital, un siècle et demi après la rédaction de la *Vita* de saint Guénolé, le moine Adelelmus chargeait Isembard, bibliothécaire de Fleury-sur-Loire de composer une *Vita Judoci* (vers 1010) pour l'abbé Herboldus du monastère picard de Saint-Josse⁵⁹. Les contacts de Fleury-sur-Loire avec la Bretagne sont bien attestés et on sait que de nombreux manuscrits bretons y étaient conservés⁶⁰. La version rédigée par Isembard confirme explicitement, cette fois, que la légende de Brutus était accessible aux lettrés continentaux. En effet, dès la première leçon, l'hagiographe se réfère à « *Brutus, consul romain* <qui> soumit à son empire [une partie] de l'île sur

laquelle il mit une appellation d'après son nom, si bien qu'on l'appelle Bretagne ». La mention du « consulat » de Brutus constitue probablement un emprunt direct à Nennius qui qualifie aussi celui-ci de « consul romain⁶¹ ».

IV

Cette même préface d'Isembard permet d'analyser les procédés qui permettent aux hagiographes de réaliser des sutures complexes entre passé romain et passé biblique. Il faut tout d'abord rappeler que durant tout le haut Moyen Âge, à cause du nombre croissant des Irlandais pérégrinant sur le continent, l'appellation de *Scoti* en est venue à s'appliquer aussi bien aux Irlandais proprement dits qu'aux Bretons insulaires et péninsulaires⁶². C'est dans ce contexte qu'Isembard se réfère à la légende de Brutus avant de citer textuellement (« selon certains » : *secundum quosdam*) l'étymologie largement diffusée par Isidore de Séville (*Etym.* IX, 2) selon laquelle « les Scots ont dans leur propre langue un nom dérivé de leur corps tatoués (*a picto corpore*) ». Mais l'hagiographe ne manque pas non plus de rappeler l'opinion des Scots qui se vantent de descendre de « Scota, fille du roi Pharaon qui périt dans la mer Rouge ». Son fils aurait conquis l'Irlande à laquelle il donna le nom de sa mère⁶³.

La légende de Scota a eu des implications historico-politiques jusqu'au XVI^e siècle, dans les rapports entre l'Ecosse (qui se réclamait de Scota) et l'Angleterre (qui avait adopté Brutus). Dans les *Chroniques d'Ecosse* (1527), Hector Boèce la

⁵⁹ *Hist. Eccl.* II, 13. A. Vidier, *L'historiographie à Saint-Benoît-sur-Loire et les miracles de saint Benoît*, Paris, 1965, p. 95-97. B. de Gaiffier, « Isembard de Fleury-sur-Loire auteur de la *Vita Judoci* (BHL 4505-5510) », *Jarbuch der Gesellschaft für niedersächsische kirchengeschichte*, 77 (1979), p. 11-12. Il ne semble pas y avoir lieu de prendre en compte l'opinion de J. Trier, *Der heilige Jodocus*, Breslau, 1924, p. 16-17 et 46-47, selon qui Isembard, l'auteur de cette *Vita* de saint Josse, serait un moine de l'abbaye clunisienne de Fleury-en-Vexin.

⁶⁰ A. Vidier, *L'historiographie à Saint-Benoît-sur-Loire*..., *ibid.*, p. 101-102, n. 186 et *addenda* p. 245-246.

⁶¹ BN, Lat. 11926, p. 22.

⁶² B. Merdrignac, « Bretons et Irlandais en France du Nord : VI^e-VIII^e siècles » dans J.-M. Picard éd., *Ireland and Northern France : a.d. 600-850*, Dublin, 1991, p. 119-120.

⁶³ BN, Lat. 11926, *op. cit.* n. 61.

développe ainsi : à l'époque de Moïse, un jeune grec, Gathel, vient chercher fortune en Égypte. Il obtient la main de Scota, la fille du Pharaon. Lorsque les sept plaies s'abattent sur l'Égypte, Gathel prend la mer avec sa femme, leurs enfants et de nombreux compagnons. Ce périple au long des côtes méditerranéennes et atlantiques l'amène en Galice où il fonde la cité de *Brigantia* (Saint-Jacques-de-Compostelle). Comme ses compagnons se multiplient, il envoie son fils Hiber explorer les îles qui se trouvent au nord de l'Espagne. C'est de ce dernier que la péninsule ibérique tire son nom, de même que l'Hibernie, appelée aussi Scotie en l'honneur de sa mère⁶⁴.

Une version antérieure de cette légende est compilée au XII^e siècle dans le *Lebor Gabála Erenn* (« Livre des Conquêtes de l'Irlande ») : Selon cet ouvrage, l'Irlande « s'étend depuis le nord de l'Afrique et sa partie extrême atteint l'Ibérie, c'est à dire l'Espagne et l'Océan cantabrique. C'est à cause de cela qu'elle est appelée Hibernie. Elle est appelée aussi Scotie parce qu'elle est habitée par la nation des Scots [...] Les Scots sont ainsi nommés de Scota, fille du pharaon, roi d'Égypte, qui fut l'épouse de Nélius [...] Les Scots sont les mêmes que les Pictes nommés ainsi à cause de leurs corps peints, pour ainsi dire *scissi* (tatoués) parce qu'ils sont marqués d'images et de figures variées au moyen d'épingles et d'encre⁶⁵. »

La même légende est attestée dès le X^e siècle dans une *Chronique Picté* qui fait dériver le nom des Scots de celui de la fille du Pharaon appelée tantôt Scota, tantôt Scythia. En effet, certaines versions font mention d'un séjour des émigrés greco-égyptiens sur les rives de la mer Noire pour rendre compte du nom d'Ibérie que porte la Géor-

gie orientale (Kartli⁶⁶). Une autre référence se relève dans une glose (XI^e siècle) à l'*Hymne de Fiacc*. Elle a été exploitée dans le *Leabhar Breatnach*, version irlandaise du XI^e siècle de l'*Historia Brittonum* attribuée à Nennius dont nous venons de parler plus haut⁶⁷. Elle circulait probablement parmi les *Scoti* émigrés sur le continent dès l'époque carolingienne si l'on en croit une glose d'un manuscrit de Laon des *Originum Libri* d'Isidore de Séville. Le passage mentionné plus haut dans lequel cet auteur fait dériver le nom des Scots d'un terme de leur langue se rapportant à leurs tatouages est ainsi judicieusement commenté : « cette étymologie convient davantage aux Pictes qu'aux Scots ; en effet ceux-ci sont appelés Scots à cause de Scota, fille de Pharaon⁶⁸. »

Quel que soit le biais par lequel Isembard a pu avoir accès à ces traditions, la manière dont il met celles-ci en œuvre lui permet d'inscrire les migrations bretonnes dans un cadre qui tire son prestige des connections ainsi opérées avec le livre de l'*Exode* dans l'Ancien Testament par référence aux aventures de Scota et des siens.

D'autre part, la présentation géographique qu'il donne pompeusement des îles britanniques fait écho à l'hagiographie bretonne de l'époque carolingienne :

⁶⁶ Des échanges culturels entre l'Irlande et la Géorgie ne sont pas à exclure ; cf. H. Richardson, « Observations on christian art in early Ireland, Georgia and Armenia » dans M. Ryan éd., *Ireland and Insular Art. A.D. 500-1200*, Dublin, 1987, p. 129-137.

⁶⁷ W. Stokes, J. Strachan éd., *Thesaurus Paleohibernicus. A Collection of Old Irish Glosses Scholia Prose and Verse*, t. 2, Cambridge, 1903, p. 316, n. 5 ; J. F. Kenney, *The Sources for the Early History of Ireland : Ecclesiastical. An Introduction and Guide*, rééd. Dublin, 1979, p. 340.

⁶⁸ BM Laon, ms 447, f° 89 r° : « *haec aetymologia pictis magis conuenit quia scottis a scotta enim pharaon filia scotti nominati sunt* ». Je remercie vivement mon collègue G. Le Duc de m'avoir indiqué cette mention inédite.

⁶⁴ W. Mathews, « The Egyptians in Scotland : the political history of a myth », *Viator*, I (1970), p. 293-294.

⁶⁵ Trad. C.-J. Guyonvarc'h, *Textes mythologiques irlandais*, Rennes, 1978, p. 4.

« La Bretagne transmarine était auparavant appelée Hibernie citérieure. Mais maintenant, comme elle se répartit en une division tripartite par suite des conséquences variées de fait de guerres et des noms de diverses personnes, elle a reçu diverses appellations [car] les Bretons sont aussi les Angles, les Scots et les Irlandais. Auparavant, réunis sous le nom d'une même appellation, ne se distinguant les uns des autres que par la langue, les mœurs et la vie, ils maîtrisaient en propre la monarchie d'un seul royaume⁶⁹... »

Cette description trouve sa source dans l'*Histoire Ecclésiastique* (III, 6) de Bède le Vénérable qui énumère « toutes les nations et pays de Bretagne qui sont divisés en quatre langues, à savoir celles des Bretons, des Pictes, des Scots et des Angles ». Le cliché est passé dans l'*Historia Brittonum* attribuée à Nennius (c. 7) qui recense quatre peuples habitant en Bretagne : « les Scots, les Pictes, les Saxons et les Bretons ». Ces rapprochements permettent deux déductions :

D'une part, tout en feignant de ne pas prendre parti entre les deux étymologies qu'il présente, Isembard s'en tient, en fait, à l'autorité d'Isidore de Séville et ne reprend pas à son compte la légende de Scota. Certes, il rapporte consciencieusement celle-ci⁷⁰, mais cela ne l'empêche pas en fait d'assimiler aux Scots les Pictes mentionnés par Bède et Nennius, en prenant soin de distinguer les Scots des Irlandais.

D'autre part, ce tableau fait écho à la *Vita* de saint Paul Aurélien composée à Landévennec en 884 et dont un manuscrit du X^e siècle, conservé à Fleury-sur-Loire, était accessible à Isembard⁷¹. L'auteur, Uurmonoc, y fait mention (I, 8) des

« quatre langues des divers peuples » qui, selon lui, « étaient soumis à l'autorité du roi Marc Conomor⁷² ». Il est, en revanche, peut-être plus aventuré de rapprocher les conceptions géographiques qui sous-tendent cette préface d'Isembard d'un passage des *Histoires contre les païens* (417) dans lequel Orose explique que « l'île d'Hibernie, située entre la Bretagne et l'Espagne, s'allonge de l'Africus au Borée selon sa plus grande dimension ; ses parties antérieures qui s'étendent dans l'océan Cantabrique regardent à bonne distance *Brigantia*, cité de Galice, s'avancer à leur rencontre⁷³... » Il n'est pas sans intérêt toutefois de rappeler que plusieurs manuscrits de cet ouvrage portent le titre britto-latin d'*Ormesta Mundi* (« Du déclin du monde ») qui évoque, comme par hasard, le titre *Ormesta* donné aussi par Uurmonoc au *De Excidio* de Gildas. L'un des plus anciens manuscrits comportant l'œuvre d'Orose a été copié en Bretagne au IX^e siècle par Liosmonoc et apporté à Fleury-sur-Loire au plus tard au XI^e siècle⁷⁴.

⁷² C'est pourquoi il est impossible de déduire de ce passage de la *Vita Pauli* que Marc-Conomor n'a pu régner sur des sujets parlant quatre langues que s'il en avait sur le continent (contrairement à ce qu'avance G. Bernier, *Les Chrétientés bretonnes continentales depuis les origines jusqu'au IX^e siècle*, Dossier du CeRAA, E-1982, p. 146). Cela n'exclut pas toutefois qu'un chef breton du VI^e siècle (**Marcus Aurelius Commorus* ?) ait pu effectivement exercer son pouvoir des deux côtés de la Manche ; cf. A.-Y. Bourguès, « Commor entre le mythe et l'histoire : profil d'un "chef" breton du VI^e siècle », *MSHAB*, 84 (1996), p. 419-427.

⁷³ Orose, *Histoires contre les païens*, M.-P. Arnaud-Lindet éd., t. 1, Paris, 1990, p. 32-33. Ces conceptions géographiques remontent à l'Antiquité classique. En effet, de son côté, Tacite (*Agric.* XI), en s'interrogeant sur les origines diverses des populations bretonnes remarque que « le visage basané et les cheveux généralement crépus des Silures (au sud du Pays de Galles actuel) ainsi que leur position vis à vis de l'Espagne font croire que les anciens Ibères ont effectué la traversée pour s'y établir ».

⁷⁴ *Ibid.*, p. XI-XV. L'éditrice propose même de voir en Orose un Breton émigré en Galice, après un séjour en Irlande. Cette hypothèse séduisante n'a toutefois pas convaincu tous les spécialistes. Sur Liosmonoc, cf. *supra* n. 25.

⁶⁹ BN, Lat. 11926, *op. cit.* n. 61.

⁷⁰ Cf. B. Guinée, *Histoire et culture historique...*, *op. cit.* n. 31.

⁷¹ B. Tanguy, J. an Irien, S. Falhun, Y.-P. Castel, *Saint Paul Aurélien...*, *op. cit.* n. 12, p. 5.

Isembard ne partage pas seulement avec les auteurs bretons des représentations spatiales analogues. Il renvoie aussi à des traditions généalogiques familières à ses confrères quand il esquisse l'ascendance de son héros. Il fait descendre Judoc, à la sixième génération, de Riwal (présenté comme le *tritavus* du saint) et rappelle que celui-ci est venu d'outre Manche « subjuguer » l'Armorique. Selon les *Vitae* de saint Tudual et de saint Lunaire, Riwal est présenté comme le fondateur de la dynastie de Domnonée continentale et, précise cette dernière, comme « le chef des Bretons des deux côtés de la mer jusqu'à sa mort⁷⁵ ». Au début du XI^e siècle, une généalogie (sans doute en provenance de l'abbaye de Saint-Méen) a été insérée par un moine de Bergues, contemporain d'Isembard, au début de la *Vita* de saint Winnoc qu'il était chargé de récrire : « Riwal duc de Bretagne était le fils de Deroch, fils de Withol, fils d'Urbien, fils de Catov, fils de Gerenton. Ce Riwal, venant de Grande-Bretagne avec une multitude de navires prit possession de toute la petite Bretagne, à l'époque de Clotaire, roi des Francs qui était le fils de Clovis⁷⁶. »

Cette insertion vise évidemment à rattacher le saint patron du monastère de Bergues à la dynastie de Domnonée sans doute sous l'influence de la *Vita* de saint Judoc qui présente (à tort ou à raison) un certain Winnoc comme le neveu de son héros. Confusément, ces traditions recourent la *Vita* de saint Guénolé dans laquelle Uurdisten qualifie *Rivalus* de *Domnonicae partis ducem* en le mettant

en relation avec le père du saint, Fracan⁷⁷, dont on a vu qu'il était présenté comme le cousin de Cado (*Catovius*). La Généalogie de saint Winnoc qui fait de Catov le fils de Gerenton (c'est à dire Gereint) recoupe ainsi les généalogies galloises qui ont été analysées par Rachel Bromwich. Ce Gereint fils d'Erbin aurait vécu historiquement à la fin du VI^e siècle. Il serait le petit fils de Custennin Gorneu ou Custennin Vendigeit qui peut être assimilé au Constantinus de Domnonée contemporain de Gildas qui lui reproche dans le *De Excidio* (28) ses meurtres et ses *adulteria crebia et alternata*. Il aurait donc vécu dans la première moitié du VI^e siècle. Custennin serait lui-même fils de Kynfawr (Conomor ?) dont il conviendrait donc de situer le *floruit* vers 470-480. Celui-ci serait l'arrière petit fils de Cynan Meiriadog (Conan Mériadec) qui prendrait place dans le dernier tiers du IV^e siècle⁷⁸, c'est à dire, effectivement, à l'époque de l'usurpation du général espagnol Maxime, qui occupait en Bretagne insulaire le poste de *dux Britanniarum* ou de *comes* et qui proclamé empereur par ses troupes (483) s'installa à Trèves avant d'être exécuté par Théodose (488)⁷⁹. Gildas (*De Exc.* 13-14) et Nennius (*Hist. Brit.*, 27) lui reprochent d'avoir dégarni la Bretagne romaine de ses défenseurs pour les planter en Armorique.

Sous le nom de Maxen Wledic ce personnage historique est passé dans la légende. Le *Pillar of Elyseg* (Llandysilio-yn-Iâl), érigé dans la première moitié du IX^e siècle par le roi de Powys Cyngen, en fait l'ancêtre de la dynastie de Powys en remontant à « + Britu, fils de Gorthigirn (Vortigern) que bénit saint Germain et que lui produisit

⁷⁵ A. de La Borderie, *Les trois Vies anciennes de saint Tudual : texte latin et commentaire historique*, Paris, 1887 (t.-à-p. des *Mém. Soc. Arch. C. d. N.*, 2^e série, 1886-1887), c. 1, p. 12. A. Carrée, B. Merdrignac, *La Vie latine de saint Lunaire. Textes, traduction, commentaire, Britannia monastica*, Landévennec, 1991, p. 158.

⁷⁶ Dom Mabillon, *ASOSB*, III, vol. 1, p. 302.

⁷⁷ *Vita major Winwaloei*, I, 18, dans A. de La Borderie éd., *Cartulaire de Landévennec*, p. 43.

⁷⁸ R. Bromwich, *Trioedd Ynys Prydein. The Welsh triads*, Cardiff, 2^e éd., 1978 ; p. 356-358.

⁷⁹ Cf. S. Kerneis, *Les Celtiques...*, *op. cit.* n. 46, p. 235-236.

(?) Severa, la fille de Maxime, le roi qui tua le roi des Romains⁸⁰ ». D'autres dynasties du nord du Pays de Galles ainsi que celle du royaume de Dyfed prétendaient se rattacher aussi à Maxime⁸¹. Un récit légendaire consigné au XII^e siècle, « Le Songe de Maxime » (*Breuddwyd Maxen*) raconte l'union de l'empereur avec Elen Luydawc, fille d'Eudaf (= *Octavius*, chez Geoffroy de Monmouth) et sœur de Cynan Meiriadoc (son cousin, selon Geoffroy) qui sauve l'Empire avant de se fixer en Armorique. Curieusement, la généalogie de la dynastie domnonéenne fait de Cynan le fils d'Eudaf Hen alors que le *Breuddwyd Maxen* associe celui-ci à Caernarvon (P. d. G.). À ce degré, la généalogie relève donc davantage de la mythologie du pouvoir que de sa transmission historique⁸².

Or ces traditions légendaires avaient aussi cours en Bretagne continentale comme en témoigne la généalogie que reproduit la *Vita* de saint Gurthiern (un avatar du chef breton Vortigern), composée à Sainte-Croix de Quimperlé au début du XII^e siècle. Léon Fleuriot a montré comment ce document combinait des éléments qui se retrouvent dans diverses généalogies du Pays de Galles et des emprunts, du côté maternel, à celle de saint Kentigern⁸³. Pour sa part, Bernard Tanguy a établi que

⁸⁰ P.-C. Bartrum, *Early Welsh Genealogical Tracts*, Cardiff, 1966, p. 2 :

« + BRITU A<U>T<E>M FILIUS GUARTI
<GIRN> QUE(m) BENED>IXIT> GERMANUS QUE(m)
<QU>E PEPERIT EI SE<V>IRA FILIA MAXIMI
<RE>GIS QUI OCCIDIT REGEM ROMANO
RUM +... »

⁸¹ R. Bromwich, *Trioedd Ynys Prydein...*, *op. cit.* n. 78, p. 451-452.

⁸² Cf. R. Le Jan, *Famille et pouvoir dans le monde franc (VII^e-X^e siècles). Essai d'anthropologie sociale*, Paris, 1995, p. 40

⁸³ L. Fleuriot, « Old Breton Genealogies ans Early British Traditions », dans *Bulletin of the Board of Celtic Studies*, XXVI-1 (1974), p. 3.

Juthaël, le « chanteur d'histoire » qui l'avait composée bénévolement (« non pour un bénéfice terrestre, mais céleste ») était probablement originaire d'outre Manche et qu'il s'était notamment inspiré d'une généalogie de saint Cadoc. Tout ce dossier porte donc témoignage des échanges entre Quimperlé et Llancarfan à la fin du XI^e siècle⁸⁴ :

« Gurthiern donc est fils de Bonus, fils de Glou, fils d'Abros (= *Ambrosius*), fils de Dos, fils de Jacob, fils de Genethauc, fils de Jugdual, fils de Beli, fils d'Outham Senis (= Eudaf Hen), fils de Maximianus, fils de Constantius, fils de Constantinus, fils d'Helena qui eut dit on la croix du Christ [...] Beli et Kenan (= Conan Mériadec) étaient deux frères, fils d'Outham Senis. Kenan lui-même exerça le pouvoir quand les Bretons allèrent à Rome. La ils occupèrent la *Laeticia*⁸⁵ et reliq. ...Beli, fils d'Anne, qu'on dit être la cousine de Marie, mère du Christ⁸⁶. »

On ne peut que souscrire à la conclusion de Soasig Kerneis à propos du *Breuddwyd Maxen* et l'étendre à ces bribes de généalogies qui rattachent les saints bretons au passé antique réinterprété à la lumière de la Bible. Cette tradition légendaire constituait « la charte des familles royales issues d'Elen et de Maxime. La légitimité par l'alliance (la seule dont parle la légende) se double (au niveau des généalogies) d'une légitimité par la filiation⁸⁷. » En définitive, c'est bien Rome qui fonde la légitimité.

⁸⁴ B. Tanguy, « De la Vie de saint Cadoc à celle de saint Gurthiern », *EC*, 26 (1989), p. 159-180.

⁸⁵ C'est à dire le « pays des Lètes », par confusion avec *Letavia*, nom de la péninsule armoricaine attesté dans l'hagiographie bretonne jusqu'au XII^e siècle. C'est la latinisation de *Letau* (cf. gallois *Llydaw*) : « le plat pays ».

⁸⁶ L. Maître, P. de Berthou, *Cartulaire de l'abbaye Sainte-Croix de Quimperlé*, Rennes, 1904, p. 42. B. Tanguy trad., « De la Vie de saint Cadoc... », *op. cit.* n. 84, p. 169.

⁸⁷ R. Bromwich, *op. cit.* n. 78, p. 452-453. S. Kerneis, *Les Celtiques...*, *op. cit.* n. 46, p. 259-263.

*
* *

Il reste à soulever une question que la présente communication ne saurait avoir la prétention de résoudre. Certes conformément à un cliché hagiographique quasiment universel durant le haut Moyen Âge, sainteté et noblesse d'origine vont de pair, pour les hagiographes bretons comme pour la plupart de leurs confrères ! Pourtant, les généalogies les plus développées n'interviennent que dans quelques *Vitae* de saints bretons postérieures au X^e siècle et, de plus, soit rédigée à l'extérieur de la péninsule (*Vita Winnocī*), soit inspirée de sources insulaires (*Vita Gurthiernī*). Dans les *Vitae* du XII^e siècle, la référence à la généalogie du saint (même réduite à sa plus simple expression) fait l'effet d'un cliché, si bien qu'il semble possible d'appliquer à l'hagiographie bretonne de cette époque la réflexion de Bernard Guenée selon qui l'un des motifs de l'intérêt des auteurs du XII^e siècle pour la généalogie serait l'influence de l'érudition biblique⁸⁸. Au contraire, aucune des *Vitae* de l'époque carolingienne ne se préoccupe de remonter plus de deux générations en arrière dans l'ascendance des chefs bretons contemporains de leurs héros et qui leur sont le plus souvent apparentés⁸⁹. On ne peut donc qu'être frappé des coïncidences qui viennent d'être mises au jour entre ces *Vitae* et les généalogies ultérieures, une fois la part faite des corruptions et des remaniements inhérents au genre de la *genealogia* médiévale. De deux choses l'une : ou bien ce sont ces *Vitae* du haut Moyen Âge qui ont

servi à reconstituer ces généalogies légendaires à partir du moment où, précisément, la mode de la généalogie se diffuse dans les milieux aristocratiques aux X^e-XI^e siècles ; ou bien les hagiographes de l'époque carolingienne ont connaissance de généalogies précocement diffusée dans les pays celtiques auxquelles ils se réfèrent implicitement, mais qu'ils ne reprennent pas intégralement dans la mesure où ils les considèrent comme extérieures à leur propos⁹⁰.

Une amorce de solution réside sans doute dans la distinction établie par R. Le Jan entre *memoria* et *genealogia* dans l'imaginaire de l'aristocratie franque du haut Moyen Âge. Il est séduisant de tester sur les sources hagiographiques bretonnes cette grille de lecture des fonctions complémentaires de la *memoria* destinée à assurer le salut des proches défunts de la famille étroite et de la *genealogia* qui fonde le pouvoir de l'individu en l'inscrivant dans une ascendance prestigieuse et mythique⁹¹. On conçoit que la première ait davantage concerné les hagiographes que la seconde.

Dans cette perspective, un sondage sur les formes *X + nomine* dans les *Vitae* bretonne pourrait peut-être faire progresser la question. En effet, la *Vita Ia Samsonis*, « tête de série » de l'hagiographie bretonne, a donné lieu des controverses acharnées quant à sa période de rédaction (début VII^e siècle ? début IX^e siècle ? milieu VIII^e siècle⁹²). Parmi les arguments échangés, le récit de l'accueil de Samson en Armorique par un certain *privatus* dont le saint guérit miraculeusement

⁸⁸ Cf. B. Merdrignac, A. Chédeville, *Les sciences annexes en histoire du Moyen Âge*, Rennes, 1998, p. 178-179.

⁸⁹ R. Le Jan, *Famille et pouvoir dans le monde franc...*, *op. cit.* n. 82, p. 35-45.

⁹² Le débat n'est pas clos, mais il n'y a pas lieu d'y revenir ici. Un état de la question et l'abondante bibliographie qu'elle a suscité sont donnés par P. Flobert, *La Vie ancienne de saint Samson de Dol*, Paris, 1997.

⁸⁸ B. Guenée, *Histoire et culture historique...*, *op. cit.* n. 31, p. 93.

⁸⁹ B. Merdrignac, *Recherches sur l'hagiographie armoricaine du VII^e au XV^e siècle. T. 1 : Les saints Bretons, témoins de Dieu ou témoins des hommes ? Dossiers du CeRAA*, 1985, p. 186-189.

l'épouse et la fille (I, 52) a prêté à nombre de commentateurs érudits. Les celtisants ont interprété *privatus* comme un nom commun équivalent du Breton *pried* (cf. gallois *priod* : « homme marié », « épouse légitime⁹³ »). Leurs contradicteurs y ont vu un nom propre sur la foi de la version carolingienne de la *Vita* (II, 1) qui précise *Privatum nomine* (« appelé Privatus »). Or le dépouillement de la *Vita Ia* montre que l'auteur de celle-ci, s'il n'utilise pas systématiquement cette tournure, n'en ignore cependant pas l'usage. On relève en effet, *Amon nomine...*, *Anna nomine...*, *Afrella nomine...* Quelques relevés dans des *Vitae* du IX^e siècle permettent des constatations analogues. Dans celle de saint Malo par Bili, on trouve « *matre [...]* *nomine Deruel quae erat soror Hamonis patris sancti Samsonis* », « *patre [...]* *nomine Uuent* ». Dans celle de saint Guénolé, Uurdisten parle d'un « *uir illustris [...]* *nomine Fracan* » ou de « *Alba nomine* »... Il serait sans doute fastidieux de multiplier les exemples.

À titre d'hypothèse, on peut sans doute rapprocher cet inventaire sommaire du fait que certaines inscriptions funéraires de Grande-Bretagne portent cette même formule « *X + nomine* ». Selon l'archéologue britannique Charles Thomas, cet usage, au même titre que la tournure « *Memoria + X* », a pu pénétrer en Grande-Bretagne sous influence gauloise, mais il a pu tout aussi bien être directement importée du bassin méditerranéen. Ces inscriptions de type « *X + nomine* » (avec parfois la variante *nomena*) auraient, peut-être, en contexte chrétien le sens d'« âme », « esprit » (par contamination avec le terme *numen* qui n'a pourtant aucun rapport étymologiquement). Afin d'étayer cette interprétation chrétienne de l'emploi funéraire du terme *nomen*, le

même auteur relève quelques inscriptions de la fin du V^e-VI^e siècle, localisée dans le sud-ouest de l'Irlande qui portent la formule *ANM-* (irl. **anmen*, apparenté au lat. *nomen*). Or en Irlande, la diffusion de l'écrit est liée à la christianisation. Il s'agirait donc ici d'une adaptation d'un usage funéraire chrétien importé de Grande-Bretagne⁹⁴.

Ainsi, on peut se demander si l'emploi de la même formule « *X + nomine* » par les hagiographes ne constitue pas la transposition littéraire d'une pratique funéraire et liturgique. En effet, l'auteur de la *Vita Ia Samsonis* affirme avoir « maintes fois entendu lire près de l'autel de saint Samson dans la messe chantée le nom de ses deux parents, chacun une fois⁹⁵ ». D'aucuns se sont étonnés de ce que l'hagiographe ait dû recourir à une telle source liturgique simplement pour retrouver les noms du père et de la mère de son héros et lui ont fait un procès d'intention. Il est à présent établi qu'il fait allusion à la lecture des dyptiques, répandue dans toute l'Église dès le IV^e siècle. L'inscription des défunts aux dyptiques équivalait à une sorte de canonisation avant la lettre⁹⁶.

L'usage des dyptiques comme matière première hagiographique dont témoigne la *Vita* de saint Samson n'est probablement pas un cas isolé. Charles Thomas démontre qu'un des plus célèbres et des plus anciens documents généalogiques gallois, la *Cognatio Brychan* est l'aboutissement d'une démarche analogue. Cette généalogie qui dote Brychan, le roi éponyme du Brycheinog, d'une

⁹⁴ Ch. Thomas, *And Shall These Mute Stones Speak? Post-Roman Inscriptions in Western Britain*, Cardiff, 1994, p. 804-805.

⁹⁵ P. Flobert, *La Vie ancienne de saint Samson...*, op. cit. n. 92, I, 1, p. 148-149.

⁹⁶ B. Merdrignac, « La première Vie de saint Samson : étude chronologique », *Studia Monastica*, vol. 30 (1988), fasc. 2, p. 254.

⁹³ C'est ce sens qu'a retenu P. Flobert, *ibid.*, p. 67 et p. 223.

nombreuse descendance, aurait été confectionnée à partir de dyptiques qui associaient aux noms de Brychan et de son fils Cynog, les noms des notables et héros chrétiens pour qui on priait durant la messe. Il ne restait aux scribes du haut Moyen Âge qu'à établir des liens de parenté entre tous ces noms⁹⁷. Des procédures du même ordre ne ren-

draient-elles pas compte des rapports complexes entre généalogies légendaires et légendes hagiographiques ?

Bernard Merdrignac
Université de Rennes 2–Haute Bretagne
UMR CNRS 6566

⁹⁷ C. Thomas, *And Shall These Mute Stones Speak ?*,
op. cit. n. 94, p. 150-151.